

Jean-Marie Straub, La Résistance du cinéma

Bande-paroles du film *Jean-Marie Straub, La Résistance du cinéma*, réalisé par Armando Ceste

1991

Traduction en français par Julia Borsatto

L'argent est le veau d'or.

L'argent est la seule chose qui compte dans cette Europe qui s'étendra jusqu'à l'Oural, qui sera seulement au service du profit et de la supposée économie de marché autrement dit de la concurrence productrice de barbarie.

Nous aurons de la barbarie jusqu'à Moscou, jusqu'à l'Oural et au-delà.

Avec le profit nous apportons la barbarie.

Avec notre manière de consommer nous rendons le Tiers-monde chaque jour plus pauvre.

Nous détruisons tout, y compris nous-mêmes.

Nous détruisons tout.

Nous avons gagné la guerre contre ce que Goebbels nommait le bolchevisme.

Cette guerre qui a été déclarée par les pays occidentaux en 1917 tout de suite avant qu'ils n'utilisent Staline pour résister au nazisme quelque temps, ailleurs.

Mais dès que cela s'est terminé, la guerre a recommencé.

Par exemple, le premier type de maccarthysme a été développé par Winston Churchill dans la zone d'occupation anglaise.

Il a préféré remettre en fonction de vieux nazis plutôt que des Allemands sortant de camps de concentration.

Il n'avait pas confiance en eux. Même s'ils n'étaient pas communistes.

Il préférerait les anciens nazis. Je parle de Winston Churchill avant même McCarthy, avant 1948.

Désormais on a gagné la guerre.

Et l'Europe que nous aurons est celle de l'économie de marché.

Que l'on nomme libéralisme.

Qui en réalité produit et apporte l'inverse de la liberté.

Même en termes d'expression.

Bientôt, au cas où nous ne le sachions pas encore nous découvrirons qu'il y a moins de liberté d'expression dans nos pays soi-disant, comment dit-on déjà, démocratiques, qu'il n'y en avait à l'époque du stalinisme.

Là-bas aussi on pouvait produire quelque chose écrire un roman, ou faire un film. Il restait dans une armoire.

Ici c'est pareil. Sauf que c'est même pire.

Parce qu'à l'époque on savait qu'on luttait contre une idéologie qui n'était pas polycéphale.

L'argent est partout.

C'est mille fois pire qu'une lutte contre une idéologie.

Fortini l'a dit à sa manière.

Il l'a écrit, réécrit, et imprimé très précisément.

Il dit : « J'ai grandi, enfant, dans le fascisme autoritaire.

Devenu vieux, me voilà dans le fascisme démocratique. »

Ce qui est simple est difficile à faire.

En ce qui concerne l'utopie communiste ce n'est pas mon invention, je citais Hölderlin.

Ce que Hölderlin développe dans le dernier tiers d'*Empédocle* dans le texte qui débute par :

« Vous avez depuis longtemps soif d'inhabituel. Et de même que d'un corps malade, l'esprit d'Agrigente glisse hors de la vieille ornière. Mettez-le en jeu ! Ce dont vous avez hérité, ce que vous avez gagné, ce que la bouche de vos pères vous a raconté, enseigné, lois et coutumes, noms des aînés, oubliez-les audacieusement et levez, tels des nouveaux-nés les yeux sur la divine Nature. »

Renoncez à tout et à cela encore, et à cela encore et puis encore au passé, et puis encore...

Cette utopie communiste est exactement ce que Brecht demandait : ce qui est simple est difficile à faire.

C'est l'unique chose qui peut encore sauver la planète et donc le futur des hommes.

Car la planète, comme l'a dit Hölderlin est le berceau de l'homme.

Le jour où nous aurons détruit le berceau, que restera-t-il ?

« Quand l'esprit s'ouvrira à la lumière du ciel, un doux souffle de vie abreuvera le sein comme pour la première fois. Et les forêts emplies de fruits d'or frémiront tout comme les sources dans les roches quand la vie du monde vous saisira et son esprit de paix, comme une berceuse sacrée tranquillisera votre âme. Alors comme du délice de la beauté d'une aube le vert de la terre brillera à nouveau pour vous. »

Les hommes ont déchaîné quelque chose qu'ils ne maîtrisent plus, qui, comme disent les Allemands, continue à travailler telle une lame que personne ne parvient plus à arrêter, que personne ne tente plus même

d'arrêter parce que cela signifierait renoncer au mensonge, au profit, à l'exploitation, à la consommation, à la croissance, à la soi-disant croissance infinie.

Cela n'existe pas, une croissance infinie.

On ne peut exploiter la planète à l'infini.

Je crois que nous sommes arrivés au moment où il faudrait abolir l'argent.

Parce que comme je le disais hier soir, s'il y a des entreprises qui pour avoir jeté quelque part des déchets industriels extrêmement toxiques paient, lorsqu'ils se font prendre, une contravention et lorsque par ailleurs ils font un profit je ne sais combien plus élevé...

Que fait-on ? Nous continuons ainsi ?

À jeter notre merde partout ?

À polluer la mer, l'air, et cætera ?

La terre ?

On fait la même chose pour faire pousser les fruits, et cætera.

Ce à quoi j'ai fait appel en reprenant cette phrase de Hölderlin, à savoir que l'utopie communiste serait le seul moyen, la seule voie d'issue pour...

Mais qui la veut, l'utopie communiste ?

Elle a été tentée et puis ils n'ont pas voulu.

Ils ont préféré se castrer plutôt que s'amplifier.

L'utopie communiste n'est pas une chose dans laquelle l'homme s'étouffe lui-même.

Non, c'est une chose à laquelle il faut ajouter encore.

L'utopie communiste n'est pas complète, n'est pas accomplie, il manque encore.

Lisez cet extrait du texte de Hölderlin que j'ai commencé à citer.

Voyez comme cela s'élargit, se développe.

Comme à cela il faut encore ajouter de l'autre et ne pas oublier cela, et cela encore pour parvenir enfin à quelque chose qui pourrait être une digue de résistance.

Pour arriver à un moyen pour les hommes de vivre ensemble, de n'être plus une menace les uns pour les autres, une menace pour ce qu'aujourd'hui on nomme l'environnement.

Le scandale est qu'elle était programmée.

J'ai parlé avec Moravia en 1981.

Nous étions dans une voiture.

Il m'a regardé et m'a dit « Straub, la prochaine guerre sera dans le Golfe. »

J'ai dit : « Mais comment ? » Il m'a répondu : « Si, j'ai interviewé divers généraux de l'Otan, allemands et américains et ils sont en train de préparer, de programmer une guerre du Golfe. »

Saddam Hussein a seulement été un prétexte.

Le pauvre idiot est tombé dans un piège.

Même lorsqu'il a occupé le Koweït il l'a fait avec la bénédiction américaine.

Si la CIA avait poussé Saddam Hussein à faire ce qu'il a fait pour ensuite pouvoir faire la guerre qu'ils ont fait, cela n'aurait pas été différent.

Et l'on pourrait un jour découvrir qu'il en a été exactement ainsi.

Au lieu de parler du nouvel Hitler...

Le nouvel Hitler était à Washington.

Dans les journaux allemands... nous étions à Berlin, préparant ce texte sur Antigone, ce texte de Brecht inspiré de Hölderlin et la réponse que nous pouvions donner à cette situation était celle-là, parce que le Créon de Brecht est un portrait de George Bush.

Mais pendant ce temps l'on voyait des artistes célèbres issus du théâtre, des réalisateurs qui disaient être en faveur de cette guerre parce que si l'on n'intervenait pas sur le champ...

« Moi, sur mon lit parisien », il travaillait à Berlin, mais il était français ou je ne sais plus quoi, il s'appelait Luc Bondy pour citer son nom, « j'allais recevoir un missile jusque dans mon lit à Paris dans six jours ou six mois ou six ans. »

Qu'est-ce que cela signifie ?

Que pour éviter qu'un petit crétin tel que Luc Bondy, metteur en scène célèbre ou d'autres qui ont réagi ainsi pour pallier le risque qu'un jour il puisse recevoir un missile dans son lit, il fallait aller tuer 100 000 personnes au pays de Saddam Hussein ?

Qu'est-ce que cela veut dire ?

On n'a jamais vu cela durant toute l'histoire de l'humanité.

Et l'on appelle cela la nouvelle direction du monde sous George Bush. Avec combien de nations ? 32.

Nous étions tous des assassins, des complices.

Nous tous. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et puis l'on disait qu'il fallait agir ainsi parce que lui était non seulement un Hitler, ce qui est une aberration, mais en plus il était fou.

Même la pire, la plus fasciste des polices du monde, en Italie comme en Amérique latine, quand un fou s'enferme au quatrième étage d'un immeuble et dit : « Si vous intervenez, je fais tout sauter » comme lui qui annonçait qu'il aurait mis le feu aux puits de pétrole...

Ils le savaient, ils ont pris aussi ce risque.

La pire des polices dans ce genre de situation se serait approchée du monstre fou avec prudence et aurait tenté de ne pas le pousser à donner suite aux menaces que lui-même proférait.

Au lieu de cela, on a agi de manière cynique.

Où en est-on ?

L'information n'existait plus, elle était entre les mains de l'armée américaine.

Elle n'existait que sous forme de propagande et de jeux de science-fiction à la télévision, je ne l'ai pas vu mais on me l'a raconté.

Le reste ne passait pas, il n'y avait plus la moindre information, c'était pire que le système de propagande du Dr Goebbels, le ministre de la propagande du nazisme et de M. Hitler.

Nous sommes au-delà désormais.

Et là-bas, chaque jour sans interruption, les B52 modifiés jetaient depuis trois lieux, l'un à Londres, l'autre en Espagne, le dernier en Arabie saoudite, des bombes. Ce n'est pas possible !

Sans la mémoire du passé l'on ne peut inventer l'utopie du futur.

L'utopie du passé fait aussi partie de l'utopie communiste.

Si le passé est refoulé et piétiné on ne peut réaliser le rêve communiste, cela n'est pas possible.

Si les Vietnamiens ont pu résister c'est parce qu'ils avaient une mémoire incroyable et ils savaient que ce qui se passait à ce moment-là s'était déjà produit à tel autre moment de manière différente, mais semblable.

Beaucoup s'occupent du présent parce que l'on ne devrait pas s'occuper du passé.

Lorsque l'on a terminé notre premier véritable long métrage il n'y avait eu que deux films auparavant, l'un de 17 min 30 et l'autre de moins d'une heure.

Le premier, *Machorka Muff*, sur le réarmement allemand et la nouvelle soi-disant communauté européenne de défense.

Après le maccarthysme et l'interdiction du parti communiste allemand, ils ont réarmé l'Allemagne. Adenauer disait : « Le premier Allemand qui serait surpris avec un fusil à la main, sa main devrait pourrir. »

Le même Adenauer qui ensuite a été l'artisan sous la direction des États-Unis, tel leur chien ou leur esclave, de la nouvelle armée allemande.

Après ce film de 17 min 30, nous avons fait un film d'une heure qui raconte l'histoire d'une famille de Cologne, du grand-père au petit-fils, puis nous avons tourné *Chronique d'Anna Magdalena Bach* qui en réalité était notre premier projet, mais que nous n'avons pu réaliser que dix ans plus tard parce que personne ne voulait le produire.

Ce film, je l'avais fait pour les paysans de la forêt bavaroise.

Puis nous avons tourné un autre court métrage avant de quitter l'Allemagne.

Le premier film que nous avons tourné en Italie s'appelait *Othon*, tourné en français par hasard.

J'ai dit de ce film qu'il était destiné aux ouvriers de l'usine Renault à Paris.

Évidemment ce sont des provocations.

Nous savons désormais que les paysans ne vont pas au cinéma, les ouvriers non plus.

En faisant des films, désormais on ne peut qu'espérer qu'ils surprennent certaines personnes lorsqu'ils sont diffusés à la télévision comme c'est le cas pour les films allemands au bout d'un an ou deux.

Ils passent d'abord à 23 h, puis un peu avant, puis la troisième fois encore, au bout de trois ans.

Ils sont vus par des personnes qui ne savent ni qui est Brecht, ni qui sont Pavese, Hölderlin, Kafka, qui sont Schönberg, Straub, et cætera, et qui sont surpris par des produits un peu différents.

C'est l'unique raison, l'unique justification pour laquelle nous continuons encore à travailler.

Pas pour le public des cinémas d'art et d'essai, encore moins pour le Cinema Massimo de Turin où l'on trouve des amis qui n'ont pas besoin de nos films.

Empédocle est à notre avis un film sur le futur des hommes.

Je veux dire, ni un film sur le présent, ni un film sur le passé.

En partant d'un événement datant de 200 ans de la prise de conscience d'un type qui avait un peu plus de nez que les autres, un peu plus de conscience politique et qui en tant que poète réagissait ainsi.

En reprenant cette réflexion 200 ans après, au moment où tout ce que lui pressentait est hélas arrivé, l'on propose quelque chose qui concerne davantage que le présent parce qu'il concerne le futur des hommes.

Je ne peux te dire plus.

Dans chaque film le cinéaste devrait faire sentir que l'homme est une chose magnifique et qu'au même moment il est la malédiction de la planète.

Et qu'à force de traiter la planète comme il le fait il n'en restera plus rien.

Il y a un personnage qui ne peut être soupçonné de je ne sais quoi, qui s'appelle Chaplin, qui tournait cent fois le même plan pour parvenir à quelque chose de précis.

Il est clair que lorsqu'il parvenait à quelque chose qui lui semblait suffisamment précis, il jetait le reste, et il avait raison.

Il y a une manière de jeter qui n'est pas seulement du gaspillage, celui du profit, du capitalisme, il y a une manière de jeter qui doit avoir le courage de jeter.

La Nature jette encore davantage.

Et l'artiste est beaucoup trop occupé par soi.

Georges Rouault, le peintre français, est parvenu à faire détruire par le premier propriétaire de galerie français qui lui avait acheté des toiles plus de 200 tableaux dont il n'était pas satisfait, il faut un beau courage pour cela.

Je dis cela parce que pour *La mort d'Empédocle*, nous avons tourné quatre versions de même que pour *Noir péché*.

Je dis que pour ce qui est de ces deux films, pour la première fois, étant donné que l'on avait travaillé pour le premier film pendant un an et demi, pas chaque jour mais souvent pendant dix jours d'affilée, puis le mois suivant et cætera...

Par exemple les acteurs, notamment celui qui jouait Empédocle, avait vécu pendant un an et demi avec ce texte en parallèle de son travail – il était enseignant à l'époque.

Nous avons découvert après le tournage qu'il y avait la possibilité petit à petit en choisissant parmi les prises celles qui nous semblaient les meilleures, qu'il y en avait encore une autre, assez bonne aussi en tout cas, qui avait des avantages sur la soi-disant meilleure et puis une troisième, puis une quatrième et donc avant de jeter ce qui par la suite allait rester, nous avons fait quatre montages successifs de ce film de deux heures et dix minutes.

Il en est de même pour le film de 40 min mais cela s'arrête là. Il s'agit d'un cas particulier.

Le respect du travail des autres ne doit pas avoir pour conséquence...

Bon...

« Cette image témoigne de ce qu'à travers tout ce qui est, il y a un Dieu.

Immuable, tel un principe est la matière, l'or que vous avez offert.

Étonnamment changeant, comme tout le reste.

Seconde est la forme que je lui ai donnée.

Vénérez vous-même à travers ce symbole ! »

Nous étouffons dans la médiocrité.

Ils nous vendent un monde où chaque jour il faut renoncer à un sentiment nouveau et l'on nous dit que c'est le meilleur monde possible.

Faire des films sur le passé c'est rappeler qu'autrefois l'on pouvait par exemple se baigner dans les fleuves.

Marx et Engels à la fin de leur vie ont cherché les formes d'exploitation d'avant les Égyptiens, chez les Assyriens : ils cherchaient les traces des différentes formes ayant existé ou à l'inverse les moments dans l'histoire

où l'exploitation n'a pas existé.

Au fil du temps, ils creusaient toujours plus à l'intérieur du passé.

Dans le monde dans lequel on vit, en ce qui concerne la médiocrité, si en faisant un film tu ne parviens pas à faire quelque chose qui donne le goût de vivre, le goût de l'air, du vent, de la planète, de la vie et à faire sentir qu'au lieu de nous rendre plus vivants, la société du progrès, de la consommation, de l'économie de marché et de la libre concurrence rétrécit notre vie chaque jour un peu plus sous le prétexte de nous fournir des biens de consommation...

La merde que l'on achète devient de plus en plus de la merde.

Quelqu'un qui fait des films doit faire quelque chose de différent de la merde que tu es obligé d'acheter dans les supermarchés.

Bientôt on nous vendra du lait que les enfants ne pourront même plus boire.

Nous en sommes à ce point.

Autrefois un paysan qui achetait une armoire il la conservait pour quatre générations.

Aujourd'hui on te vend des armoires qui s'écroulent au bout de dix ans.

Tout comme les ponts, les maisons, les chaussures.

La première paire de chaussures que j'ai achetées m'a duré dix ans, la deuxième cinq ans, désormais elles tiennent à peine un an, puis elles se trouent, ou se décollent, se déchirent, prennent l'eau, et cætera.

Faire sentir que pour avoir l'illusion d'avoir une proie, nous n'avons plus que l'ombre.

De notre vie, de comme l'on pourrait vivre.

Quelqu'un a dit, il s'appelait Jahser :

« Je fabrique un objet, il devrait tenir au moins le temps qu'il faut à un arbre pour repousser. »

Il disait : « C'est cela, le contrat avec la Nature. »

Aujourd'hui on fonctionne à l'inverse.

On fabrique des déchets.

Bientôt nous étoufferons sous les déchets, nous ne saurons plus où les mettre, étant donné qu'on ne peut pas les brûler que si on brûle un pneu ou un sac en plastique, ou des bouteilles en plastique, on envoie dans les airs des dioxydes qui ne partiront plus.

Où allons-nous finir ?

Autrefois, le paysan qui brûlait son armoire ne polluait pas.

Il brûlait du bois.

Et entre-temps trois arbres avaient eu le temps de pousser.

Donner le sentiment que nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes possibles.

Voilà ce que nous cherchons dans nos films.

Buñuel disait déjà la même chose.

Que tous ceux qui nous font croire que nous vivons mieux qu'avant sont des menteurs, que c'est cela le mensonge.

Dire que cela ira de mieux en mieux est le plus grand des mensonges.

Ce sera toujours pire jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans un désert.

Parce que la politique de l'économie de marché et des imbéciles qui sont au service de l'économie de marché, qui nous gouvernent, qui ne sont que des pantins au service des multinationales et de l'économie de marché...

L'économie de marché vit de cela.

D'un côté ils nous programment pour deux ou trois générations, il y a encore 50 ans un père ou une mère pouvaient espérer que le futur de leurs enfants allait être différent.

Cela n'est plus possible, nous sommes programmés avec les centrales nucléaires et le reste pour deux ou trois générations.

D'un autre côté ils vendent une forme de vie qui ne pense plus qu'au moment de la consommation, qui ne pense plus que nous serons encore là dans un an.

Ils s'en foutent. Agnelli disait déjà il y a vingt ans dans les salons de Rome :

« Je m'en fous, je sais bien que dans dix ans j'aurai fait faillite avec la Fiat. »

Il a tenu un peu plus parce que le capitalisme a la peau dure.

Mais ils raisonnent ainsi.

Leur morale, c'est seulement le « time is money » alors que l'idée initiale, concernant l'homme était que quand Dieu créa le temps, il en fit suffisamment, au contraire.

C'est un proverbe irlandais.

Aujourd'hui on vit dans le stress.

Et on dit que l'on vit mieux, ils l'appellent le stress.

On en crève tous, les hommes d'affaires aussi d'ailleurs.

Ils crèvent du cœur parce qu'ils font partie de la "jet set" et qu'ils n'ont plus le temps.

La mentalité est : après moi, le déluge.

Après moi, autrement dit, avant ma mort.

On ne pense plus aux enfants et aux petits-enfants.

Ils se foutent de savoir que le monde ne sera plus vivable après eux.

Au contraire, ils te disent *Je me fous de ce qui se passera dans dix ans tant que je peux continuer à faire du profit pendant encore dix ans. Si ensuite je dois fermer et licencier 6 millions d'ouvriers, je m'en fous parce que pour l'instant je fonctionne encore.*

Et l'on nomme cela de la programmation.

C'est de la folie collective, c'est tout.

Du cynisme à l'échelle planétaire.

« Je ne devais le prononcer, Nature sacrée virgine, qui fuit le sentiment grossier.

Je t'ai méprisée et je n'ai donné qu'à moi seul une place de seigneur, barbare orgueilleux.

Je vous maintiens dans votre ingénuité, vous, puissances pures et éternellement jeunes. »

En ce qui concerne la méthode, le lieu, il faut un tableau noir pour faire des dessins, savoir décider du lieu où mettre la caméra, découvrir la distance qui séparera un personnage et l'autre, comme celui qui accuse doit établir un rapport de force ou de faiblesse avec l'accusé, celui qui sera condamné, et vice versa.

Ceci est de l'ordre du travail que chaque cinéaste devrait faire.

Savoir à quelle distance seront les choses, quelle distance séparera chaque personnage qu'il filme et quels types de rapports, rapports de force, rapports de classes,

les rapports existant entre les sentiments à ce moment précis de l'histoire.

À la fin il s'agit d'un ou deux centimètres, ou d'un millimètre.

Savoir quel volume d'air il y a au-dessus de la tête d'un personnage, savoir s'il est préférable de le filmer de haut ou à hauteur d'homme ou en plongée ou ne pas voir sa tête, voir ou ne pas voir ses mains, voir beaucoup d'air au-dessus de sa tête, voir ou ne pas voir ses pieds, aller jusqu'aux genoux ou au-dessus des genoux, tout cela fait partie du travail de celui qui fait des films, ce devrait être le cas pour chaque cinéaste qui a la conscience de sa responsabilité.

Aujourd'hui les messieurs qui font des films veulent te montrer quelque chose avant de l'avoir vu.

Ce ne sont pas des cinéastes, ce sont des parachutistes.

Avec des chaussures qui piétinent tout ce sur quoi ils posent les pieds.

Ils ont la tête vide, le cœur vide.

Ils ne sont plus capables de la plus petite rébellion, du plus petit amour, du plus petit sentiment.

Ils ne savent plus ce qu'ils sont, ils n'ont plus de relation avec l'espace, le monde extérieur, ni avec eux-mêmes avec leurs propres émotions ni avec la réalité.

Ce qu'ils montrent se balade sur l'écran mais toi tu ne vois rien.

Cela n'existe pas, c'est vide.

Le premier travail tu dois le faire avec toi-même, tes expériences, ta conscience.

Tu n'as pas le droit, comme cela, de te mettre au service d'une machine qui à son tour devient une machine fonctionnant pour elle-même, derrière laquelle il n'y a aucune conscience.

Désormais l'homme est au service des machines.

Le cinéaste aussi.

Ce n'est pas la caméra qui est au service de qui fait un film.

C'est le cinéaste qui s'incline devant sa machine à filmer qui devient une machine à chasser.

Il s'incline devant cette machine comme devant le veau d'or.

"Moïse, descends de la montagne ! disparais, image de l'incapacité à saisir l'illimité en une image !"

Je veux dire, si on continue à faire quelques films, nous voulons au contraire donner la possibilité, s'il n'est pas trop tard, s'il n'était pas encore trop tard, peut-être n'est il pas encore trop tard, le goût de lutter pour défendre notre planète.

C'est le devoir de ce genre de travail : donner le plaisir de l'air, de l'eau, du vent, du soleil, de la lumière, de la terre, et cætera, et le goût de les défendre contre ceux qui les détruisent.

Jean-Marie Straub, Turin – Mai 1991